



WENDY LOWER LE RAVIN

UNE FAMILLE

UNE PHOTOGRAPHIE

UN MASSACRE
AU CŒUR DE LA SHOAH

PRÉFACE DE
Johann Chapoutot

Tallandier

LE RAVIN

Wendy Lower

LE RAVIN

Une famille

Une photographie

Un massacre au cœur de la Shoah

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Johan-Frédéric Hel Guedj

PRÉFACE DE JOHANN CHAPOUTOT

Tallandier

Titre original : *The Ravine. A Family, a Photograph,
a Holocaust Massacre Revealed*
© 2021, by Wendy Lower

Published by special arrangement with Houghton Mifflin
Harcourt Publishing Company in conjunction with their duly
appointed agent Marotte et Compagnie, agence littéraire.

© Éditions Tallandier, 2022 pour la préface,
la traduction française et la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4857-7

*Pour mes parents,
James et Suzanne Lower*

Préface

Un très grand petit livre. C'est ce que nous offre l'historienne Wendy Lower, professeure d'histoire contemporaine au Claremont McKenna College (Californie), avec *Le Ravin*, étude de cas micro-historique sur une image, une photographie, qu'elle *développe* aux dimensions de la Shoah, dont elle est une spécialiste majeure.

Au départ, donc, une photographie qu'on lui présente en 2009, à l'USHMM, où elle mène des recherches sur un des bourreaux des populations juives d'Ukraine et de Biélorussie. Wendy Lower connaît bien ces massacres déclenchés fin juin 1941, perpétrés par des unités spéciales de la police allemande et de la SS avec l'aide de volontaires locaux et le soutien de la Wehrmacht, massacres qui deviennent en quelques semaines un génocide, au fur et à mesure que le nombre des victimes enfle de manière dantesque et, surtout, que les *Einsatzgruppen* décident d'assassiner femmes, enfants et vieillards – jusqu'au dernier. Le mot « génocide » n'existe pas encore, mais la chose est bien là : les Allemands et leurs auxiliaires (polonais, baltes, biélorusses, russes, ukrainiens...) perpètrent une « éradication » (*Ausrottung*) de

ces populations juives d'Europe de l'Est qu'ils considèrent comme un danger militaire à éliminer dans le cadre d'opérations de sécurisation (*Sicherung*) et de pacification (*Befriedung*), mais aussi comme un péril biologique qui doit être détruit jusqu'à la racine. La vérité de ce crime, c'est un lieutenant-colonel de la SS, le policier Karl Jäger, qui l'écrit dans un rapport qu'il envoie au RSHA (Office central de sécurité du Reich) à Berlin, le 1^{er} décembre 1941, pour annoncer que la zone qui lui a été confiée est *judenfrei* (« débarrassée de ses Juifs »), à l'exception de celles et ceux qu'il a dû épargner à la demande d'autres instances, civiles et militaires, à des fins de travaux forcés. Ces *Arbeitsjuden*, précise-t-il, doivent être stérilisés « afin d'éviter une reproduction. Mais si une juive se retrouve enceinte, il faudra la liquider » (*Wird eine Jüdin schwanger, so ist sie zu liquidieren*).

Ce qui est vrai au nord de la zone d'occupation allemande, en Lituanie, est tout aussi vrai au sud, en Ukraine. La photographie que l'on confie à la Pr Lower est aussi insoutenable que le rapport de Jäger : cinq hommes participent à l'assassinat, par balles, d'une femme et de ses enfants, car la logique du génocide, des ordres de Himmler aux exécutions de terrain, des rapports de service aux statistiques de la SS, c'est, on l'a vu, de tuer les enfants, au besoin en allant les chercher dans le ventre des femmes.

La photographie a été prise le 13 octobre 1941 à Myropil (Miropol), en Ukraine, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Berditchev et de Jytomir, à

PRÉFACE

mi-chemin entre Kiev et Lviv, à une petite centaine de kilomètres au nord de Vinnitsa – l'énumération de ces toponymes, pour quiconque est familier de l'occupation allemande en Ukraine, évoque immanquablement des *Aktionen* et des charniers. Wendy Lower a consacré sa thèse de doctorat à la présence du Reich dans cette région – présence militaire, policière et civile, dans le cadre d'une conquête qui était grosse d'un projet de colonisation confié à la SS et à ses différentes agences. Dans sa thèse, publiée en 2005 sous le titre *Nazi Empire-Building and the Holocaust in Ukraine*, Wendy Lower montre bien à quel point les projets de « biotope » (*Lebensraum*, que nous traduisons par « espace vital ») pour la « race germanique » sont solidaires d'une œuvre de mort systématique, implacable et sans concession : l'avènement de l'empire biologique, la réalisation de cette « promesse de l'Est » (Christian Ingrao) implique, comme le dit la devise d'une des divisions de la Wehrmacht, que « le Russe meure pour que nous vivions ». En l'espèce, c'est le Juif qui doit mourir, le Russe et les Slaves en général peuvent attendre, et ils peuvent même servir, comme esclaves. La SS, au sein du RuSHA (Office central de la race et de la colonisation, bien étudié par l'historienne Isabel Heinemann), puis dans le cadre du RKF (Commissariat du Reich pour le renforcement de la Germanité), planifie, puis exécute, *via* les agences en charge de l'expulsion et de l'implantation (l'*Umwandererzentralestelle*, UWZ, l'*Einwandererzentralstelle*, EWZ, la *Volksdeutsche Mittelstelle* notamment), tandis que ses organes de renseignements et de répression ainsi que,

souvent, ses unités de combat (Waffen-SS) tuent deux millions de personnes dans des massacres quotidiens dont certains défient l'imagination par leur intensité et leur ampleur, comme, dès la fin août 1941, celui de Kamenets-Podolski (23 000 morts), puis celui de Kiev (Babi Yar), qui fait, un mois plus tard, plus de 33 000 morts en deux jours.

La thèse de Wendy Lower s'inscrit donc dans une série de monographies sur les différentes régions de l'Empire à l'Est, illustrée par la thèse de Christoph Dieckmann sur la Lituanie¹, celle de Christian Gerlach sur la Biélorussie² et celle de Dieter Pohl sur la Galicie orientale³, c'est-à-dire l'Ukraine occidentale. Les lecteurs français n'ont pas accès à ces travaux, non traduits, car ces régions, vues de notre finistère de l'Europe, semblent bien lointaines. L'Est nous est largement étranger, alors qu'il est un voisin presque immédiat pour les germanophones d'Allemagne et d'Autriche, objet de concupiscence territoriale pour les *Reiche* de tous ordres, de fantasme biologique (la démographie slave) ou de panique idéologique (le bolchevisme asiatique).

Wendy Lower, dans le livre que nous lisons grâce à l'heureuse initiative des éditions Tallandier, nous rappelle, ou nous apprend, l'histoire de ces vastes territoires qui, *via* la Shoah et les intrications familiales issues de l'émigration, intéressent nos collègues anglophones bien plus que nous : « zone de résidence », shtetl, *Reichskommissariat* – autant de termes, et de réalités, avec lesquels il faut se familiariser avant d'accéder à la photographie qui fige la mort d'une femme et de

PRÉFACE

ses enfants, un jour d'octobre 1941, au bord d'une fosse. L'historiographie est désormais abondante, y compris en français, pour celles et ceux qui voudront approfondir. Timothy Snyder a consacré sa thèse à *La Reconstruction des nations. Pologne, Ukraine, Lituanie, Bélarus (1569-1999)*, publiée en 2003 et traduite en français en 2017, tandis que, plus récemment, Omer Bartov, spécialiste de la guerre allemande à l'Est, a consacré une étude monographique à la ville d'origine de sa famille, Buczacz, en Galicie orientale⁴.

Armée de sa connaissance, vaste, profonde et fine, de la région et de son appropriation nazie, Wendy Lower retrace l'enquête qu'elle mène pour lire la photographie. Il est, pour elle, hors de question d'en rester là, c'est-à-dire à la perspective du photographe – forcément lié aux bourreaux, probablement complice de ceux-ci –, une perspective de tueur, car celui qui vise avec son appareil met en joue, dans un geste parallèle à celui des assassins. À cet égard, toutefois, la recherche de Wendy Lower n'est pas sans surprendre, *in fine*, comme on le verra dans les pages qui suivent.

Pourquoi photographier, d'ailleurs ? Les prises d'images sont interdites sur les lieux des massacres, car la SS est bien consciente des effets dévastateurs que la diffusion de tels documents pourrait induire. Les cours martiales qui ont autorisé sur les *Einsatzgruppen* (*SS-Gerichte*), ainsi que celles de la Wehrmacht, ne manquent pas de condamner les auteurs quand ils leur sont déférés. Mais ces photos sont légion : Peter Longerich, dans *Nous ne savions pas* (2006), rappelle

justement à quel point elles ont contribué à une diffusion massive du savoir de la Shoah, et s'est interrogé sur les motifs des photographes, tout comme Jan Gross, dans un ouvrage troublant, comme chacun des livres de l'historien américano-polonais, *Moisson d'or* (2011). S'agit-il de ramener un trophée, comme on emporterait un objet prélevé sur les victimes ? Veut-on effectuer un geste apotropaïque ? Partager le traumatisme avec d'autres ? Impliquer les destinataires de l'image, à l'arrière, dans le crime ? Toujours est-il qu'il est possible de réaliser ce genre d'images, et en nombre, car, comme le note l'historienne, les Allemands n'ont pas seulement inventé la Shoah, ils ont aussi inventé l'âge de la photographie de masse, avec des appareils portatifs robustes et bon marché diffusés dès avant la Première Guerre mondiale, par Leika pour commencer. Ces images surgissent, au fil des successions et des inventaires après décès, des caves et des greniers, tout comme les fosses dégorgent les ossements et les restes des victimes. Elles peuvent être convoquées comme preuves (judiciaires), comme documents (historiques), et être interrogées comme phénomènes – des phénomènes qui nous interpellent, nous figent et nous sidèrent.

Wendy Lower ne reste pas figée et, en historienne, refuse d'en rester à la sidération. Elle se met en mouvement et décrit, dans ce livre, l'enquête qu'elle a menée : l'examen forensique de l'image, la traque des traces (de sa provenance, de son auteur, de ses personnages), l'exploration du terrain – tout ce qui lui a permis de redonner une dynamique à son statisme, et une vie à

PRÉFACE

ses morts. Une *enquête* – cette *historia* qui est le sens de l'histoire, du mot en tout cas, chez des Grecs qui voulaient dire le vrai, certes, mais aussi célébrer les morts, leur ériger un cénotaphe de mots, ce que fait Homère par l'épopée et Thucydide par la prosopopée. Le chant, puis le récit, puis l'enquête. L'image, sidérante, avait immortalisé la mort d'une femme et de ses enfants. Les mots de l'historienne redonnent vie à celles et ceux que les balles des Allemands et de leurs collaborateurs ont assassinés. Comme le *kaddish* qui ne fut jamais prononcé sur leur pauvre tombe.

JOHANN CHAPOUTOT

La photographie

En août 2009, je me trouvais aux archives de l'United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), le Musée mémorial de la Shoah des États-Unis, à la recherche de documents susceptibles de conduire à la mise en accusation du plus important officier SS que l'on savait encore en vie en Allemagne à cette époque. Ce « dernier des nazis » s'appelait Bernhard Frank, l'ancien commandant du Berghof, la résidence de Hitler dans les Alpes bavaroises. Il était un protégé du commandant en chef de la SS, Heinrich Himmler, qui avait orchestré le génocide des Juifs d'Europe. Dès les phases initiales de la « Shoah par balles », Frank avait validé les premières tueries de masse, stipulant d'y inclure des femmes et s'assurant que les détails de ces opérations soient consignés avec exactitude. Entre juillet et octobre 1941, il confirma l'exécution de plus de 50 000 hommes, femmes et enfants juifs dans les champs, les marais et les ravins d'Ukraine et de Biélorussie.

J'étais plongée dans la lecture de rapports de police de la SS sur microfilms lorsque Vadim Altskan, le spécialiste du musée concernant l'Ukraine, m'a demandé si j'avais le temps de jeter un coup d'œil à un document. Il m'a ensuite présenté deux jeunes journalistes venus de Prague qui voulaient me montrer une photographie. Selon leurs informations, elle avait été prise le 13 octobre 1941, à Miropol, l'actuelle Myropol, en Ukraine¹.

Au premier regard, j'ai pu constater d'après certains détails que c'était bien une image liée à la Shoah : les uniformes nazis, les vêtements des civils européens, caractéristiques de l'époque, les fusils à crosse en bois et au long canon, et enfin une femme et un jeune garçon, peut-être une mère et son fils, que des Allemands et leurs hommes liges locaux assassinaient en leur tirant dessus, au bord d'un ravin². Des décennies de travaux, de recherches d'images saisissant les tueurs en pleine action m'avaient révélé des milliers de photographies et j'en avais étudié attentivement des centaines. Un trop grand nombre de ces exécuteurs (comme Bernhard Frank, mort en 2011) avaient échappé aux conséquences des massacres qu'ils avaient commis, en mentant sur leur implication dans leurs dépositions sous serment. Si l'on réussissait à identifier les auteurs de ces actes, fixés sur des photographies, celles-ci deviendraient des preuves irréfutables de leur participation. Telles furent mes impressions et mes réflexions, dès les premières secondes, en découvrant cette image.



Bien que la documentation liée à la Shoah soit plus abondante que celle concernant tous les autres génocides, ce type de photographies à charge, qui prennent les tueurs sur le fait, est rare. En réalité, il en existe si peu que je peux en dresser ici la liste : un SS pointant son fusil sur une famille juive fuyant dans les champs à Ivanhorod, en Ukraine ; des hommes et des jeunes garçons juifs nus, torturés, dans la forêt non loin de Sniatyn, en Ukraine, avant leur exécution le 11 mai 1943 ; des femmes et des enfants juifs à l'instant de leur mort, s'effondrant au milieu des dunes de Liepāja, en Lettonie ; un peloton d'exécution qui ouvre le feu à Tiraspol, dans la Moldova ; des femmes et des jeunes filles juives nues, « liquidées » par une milice locale à Mizoch ; une photographie prise en Ukraine avec pour légende « les dernières secondes de vie de Juifs (Dubno) » montrant des hommes abattus adossés à un mur en brique comme devant un peloton d'exécution ; une autre, également prise en Ukraine, avec en commentaire la mention « le dernier Juif de Vinnytsia », montrant un homme agenouillé devant une fosse, un pistolet braqué contre la nuque ; des Juifs à Kovno (Kaunas) roués de coups à mort par des pogromistes lituaniens ; et quelques autres images dépourvues de légendes, apparemment prises dans les États baltes ou en Biélorussie, attestant de la Shoah par balles. La plupart ont été tirées en grand format et montrées dans des expositions ; quantité d'entre elles sont accessibles sur Internet. En dépit de leur rareté, elles attestent du meurtre de millions d'êtres humains. Ces instantanés

LE RAVIN

Avec l'autorisation de l'auteur : l'appareil photo de Lubomir Škrovina, Bratislava, septembre 2017 (p. 128).

Avec l'autorisation de Yad Vashem, Jérusalem : les familles Sandler et Vaselyuk, Myropil, Ukraine, 1941 (p. 141) ; des experts forensiques montrent les ossements des victimes, Myropil, Ukraine, octobre 1986 (p. 184) ; exhumation des charniers, Myropil, Ukraine, octobre 1986 (p. 186) ; photographie de l'arrestation de l'ancien milicien ukrainien N. Rybak, 1986 (p. 217, en haut) ; photographie de l'arrestation de l'ancien milicien ukrainien D. Gnyatuk, 1986 (p. 217, en bas) ; ancien milicien ukrainien D. Gnyatuk rejouant les événements survenus sur la scène de crime, Myropil, Ukraine, 1986 (p. 223).

United States Holocaust Memorial Museum : des femmes cherchent parmi les souliers des juifs déportés, synagogue de Szeged, image du photographe Bela Liebmann, 1945 (p. 196).

Table

<i>Préface de Johann Chapoutot</i>	9
1. La photographie	17
2. Myropil	41
3. <i>L’Aktion</i> : les tueurs allemands.....	57
4. Le photographe	97
5. La recherche de la famille	133
6. Exhumer l’Histoire	165
7. Les disparus effacés.....	189
8. Justice	211
Épilogue : Les chaussures	233
<i>Notes</i>	239
<i>Abréviations</i>	305
<i>Remerciements</i>	307
<i>Crédits des illustrations</i>	313